

# D'ICI D'AILLEURS INDIENS...

**Estelle Charles est partie à la rencontre des habitants du quartier de La Penotte avec cette question : « On n'est pas des indiens, c'est dommage ? » De fil en aiguille, elle a récolté des paroles, des souvenirs. Est-on encore capable de rêver ? Ça veut dire quoi être un habitant du quartier de la Penotte ? Au fil des rencontres et des récoltes de paroles, Estelle a écrit des textes...**

Je suis bien ici, mais là bas aussi je suis bien.  
J'ai fait mes enfants ici, je suis habituée à ici.  
Pourtant, des fois je pense à eux là bas.  
Je me demande ce qu'ils font, eux, là bas...  
Je pense à mes souvenirs....

Ici, j'ai des voisins bruyants.  
Il y en a qui boivent, alors c'est la guerre la nuit !  
En Algérie, C'était le bruit des animaux que j'entendais.  
En Algérie, tu ne peux pas entendre de gens qui boivent et qui crient, parce que là bas, si tu veux boire, tu t'éloignes de la maison.

Ça fait 20 ans que j'habite ici.  
Dans ce bâtiment. Je suis bien ici. Mis à part le bruit du voisin qui boit, tout est calme.  
Je connais beaucoup de gens.  
Il y a des personnes un peu méfiantes, mais avec l'école, je rencontre des gens.  
Des fois on croise quelqu'un avec un beau sourire et on sent qu'elle a envie de dire bonjour, ou de parler.  
Et même si on ne se connaît pas on peut se saluer. On peut se dire quelque chose.

J'aimerais vivre ailleurs. Quitter ce quartier.  
Mais surtout surtout. J'aimerais visiter la France ! Voyager ! Il paraît que c'est beau la France ! Vraiment beau ! Je n'ai jamais voyagé. J'ai quitté la Turquie à l'âge de 10 ans pour venir ici et voilà ! Je voudrais visiter les jolies villes d'ici. Paris. J'aimerais tellement aller à paris. Ce n'est pas loin, mais je n'y suis jamais allée. Paris. Ça me fait rêver...Ça doit être tellement beau Paris !  
Ici il n'y a pas de magasin. Il y a juste une boulangerie, tout en bas du quartier. Et c'est tout. Il n'y a pas de magasin. Pas d'épicerie. Tout est plutôt au centre ville.

Mon village natal est un tout petit village en Roumanie. Ma famille est encore là bas. Mes parents font parfois les allers retours pour nous voir. Mais moi je n'y retourne jamais. Je n'y suis jamais retourné.  
J'aimerais y aller pour les vacances. Mais je n'ai pas un bon souvenir de la bas. La vie là bas est trop dure.  
Il n'y a rien. Il n'y a pas de travail, pas d'argent.  
Là bas c'est terrible. Tu travailles comme un fou et tu ne gagnes rien.  
Il n'y a rien. Pas de travail, pas d'argent. Rien. Tout est très pauvre.

J'ai grandi en partie dans la forêt. Jusque 10 ans  
On était à 2km du village. En pleine forêt. Mais ce qui s'appelle en pleine foret!  
Mon père dégageait un coin de la foret, et puis il construisait la baraque et on habitait là, c'était vraiment notre résidence.  
Il était bûcheron

Je suis né à Frouard .

J'ai fait mes études à Frouard et à Pompey .

Mon père était de Frouard et ma mère était de Jarville.

Mon père a travaillé dans le bâtiment dans l'isolation et après il est rentré à la mairie de Frouard comme agent de ville. Ma mère faisait des ménages chez des gens.

Je suis toujours resté à Frouard.

Mes parents habitaient en face du TGP. On a déménagé dans cet hlm en 1954.

Ensuite je suis allée habiter rue de l'hôtel de Ville avec ma femme et mon premier enfant. Puis on est allé à la Penotte dans les HLM, les bâtiments derrière. Et puis ras le bol des hlm, j'ai fait construire à la Penotte un an après. Ma maison c'est moi qui l'ai fait construire. A mes 38 ans.

Je n'ai jamais eu envie de vivre ailleurs qu'à Frouard. J'ai beaucoup voyagé, mais je n'ai pas eu envie de déménager.

Je me souviens du Vercors dans la drome, là ou mon père a fait le maquisard. Et on allait souvent dans la drome, à Chapelle en Vercors. On allait là haut en vacances. C'était des bons souvenirs ! Le paysage étaient magnifiques, il y avait plein de choses à visiter et on se retrouvait toujours avec des gens de la France, des Ch'ti. Toujours à la même période. Toujours en juillet.

C'est beau, c'est très beau. C'est verdoyant, y a des routes dans la montagne. Mon père retrouvait des copains de la guerre là bas.

J'aimais bien là bas, mais je suis lorrain et je resterais lorrain.

J'étais électro technicien. Électricité moteur...

j'ai fait toute ma carrière dans la même société.

On a beaucoup travaillé dans le bâtiment, pavillon, hlm, et puis les hôpitaux.

On est monté dans l'électrifié informatique.

J'ai pris ma retraite à 60 ans.

L'odeur dont je me souviens c'est l'odeur du bord de la mer. L'air salin.

Mon paysage préféré c'est tout ce qui est verdoyant, la forêt...le Vercors. C'est tellement beau !

Si je devais partir d'ici, je prendrais un bateau comme Antoine. Je partirais sur l'eau...je laisserais tout ici. Tout ce que j'ai fait ici, c'est pour mes enfants.

Ma jeunesse a été difficile. On avait peu d'argent, mais on a toujours réussi à trouver des solutions. Sur les terrains de camping on ramassait les consignes de bouteille pour récupérer un peu d'argent et aller manger.

Je voudrais être comme une cassette vidéo et pouvoir repasser le film de ma vie en ne gardant que les bons moments. Je voudrais effacer tout ce qui a été mauvais. Appuyer sur la touche efface.

Pour les gens du quartier je suis quelqu'un de courageux ! Je suis une tête brûlé.

Moi je voudrais faire comme Antoine, partir sur un bateau

Quand j'étais jeune j'étais toujours sur l'eau, en barque, sur un cours d'eau...

Quand tu es sur un bateau tu es bien. Tu glisses sur l'eau, les paysages défilent. Tu es zen. Tout est calme tranquille.

Frouard ce n'est plus comme avant...ça a changé. Avec le progrès les gens s'enferment.

Il n'y a plus de communication.

Avant on était dehors, on discutait, on avait d'autres activités.

Parler c'est important. Discuter avec des gens.

Je suis née en Turquie.

Dans mon quartier je jouais avec mes amis, et j'avais un vélo avec lequel je pédalais toute la journée. Je pédalais je pédalais, je ne m'arrêtais plus de pédaler !

Tous les matins j'entends une dame seule qui téléphone. Elle est un peu sourde, alors elle crie. Mais elle est seule, alors tous les matins, elle dit :

Tu viendras hein ? Je t'attends ! Tu viendras ? D'accord ?

J'entends cela tous les jours. Elle est un peu âgée. Elle est seule. Nous on n'est pas comme elle, mais on va devenir comme elle.

Je la comprend.

Elle ne fait pas exprès

Mais je l'entend tous les jours, et je l'entend tous les jours. J'entends tout ce qu'elle dit.

Parfois mon fils il me demande : Maman y a quelqu'un chez nous ?

Je lui dis non, non, y a personne, c'est la dame au dessus qui crie...

Parce qu'elle est seule qu'elle s'ennuie...

Mes photos sont un grand trésor. Ma sœur, mes parents.

Je ne veux pas qu'on touche ces photos. Elles sont très importantes pour moi.

Je les ai accroché, mais je n'en veux pas qu'on y touche.

Je les regarde chaque jour.

Je ne suis attachée à aucun objet, sauf à mes photos.

Je suis bien ici, à Frouard. J'adore mon quartier. Mon mari, il voudrait déménager, aller ailleurs, mais moi je dis non. Je dis non, je ne bouge pas. Si tu bouges c'est sans moi. Je suis bien ici.

Avant on était à Pompey, maintenant on est ici, et c'est mieux. C'est calme.

Je ne voudrais pas que mes enfants soient comme moi. Bloqués à cause de la langue, là, sans pouvoir rien faire, sans pouvoir bouger.

Je voudrais que mon fils réussisse quelque chose de bien.

Que sa vie soit bien. Qu'elle soit belle.

Si j'avais une baguette magique je voudrais changer le monde, arrêter les guerres. Je voudrais la paix dans le monde.

Je n'aime pas voir toutes ces images à la télévision. Voir tous ces enfants morts. Je me dis toujours, et si c'était mon fils ? Je ne pourrais pas vivre !

Si la paix arrivait, alors moi aussi je serais heureuse. Je ne voudrais pas être heureuse seule, mais être heureuse avec tout le monde. C'est ça que je veux.

Mais malheureusement ça n'existe pas une baguette magique...

J'ai eu une belle vie.

Je me suis donné la peine de faire en sorte de ne pas rester sur le bord du chemin.

On s'est beaucoup battu.

J'ai une vie qui a traversé le siècle.

Ce n'est pas rien. Une vie qui traverse un siècle....

J'en ai même commencé un nouveau....

Qui sait ce que réserve la suite...

Je suis née en 1921. Ça fait longtemps que j'habite ici, dans ce quartier, à la Penotte.  
Depuis que les immeubles ont été construits je crois...  
Je ne sais plus en quelle année c'était. Mais c'était il y a longtemps maintenant.

J'ai toujours vécu à Frouard. D'aussi loin que remonte ma mémoire, c'est Frouard que je vois. La grande rue. Les maisons. Les immeubles.

Je suis née ici, je partirais ici...c'est comme cela. Je suis d'ici.

Toute mon enfance, toute ma vie de femme, je l'ai vécu ici.

Tout a commencé avec Munch, parce que mon père travaillait chez Munch, tout au bout de la ville. Et nous on habitait en face .

La dernière maison . Celle du bout de la rue.

Nous étions Onze enfants. Forcément, ma mère ne travaillait, pas, elle avait tellement de travail à la maison !

Mon père était strict mais juste. Il n'avait pas eu la vie facile non plus. C'était un poilu. Il avait fait la guerre des tranchées. 1914-1918. Il n'en parlait pas. Mais il y avait ce nez manquant au milieu de son visage. Il l'avait perdu dans les tranchées. C'était une gueule cassée. Pour cacher ce manque de nez, il s'était laissé pousser une énorme moustache. Immense, magnifique. Elle lui donnait de la prestance....

Il lui manquait son nez, mais moi je le trouvait beau mon père...Je l'avais toujours connu comme ça. Sans nez. Il y a des sans dents, des sans oreilles ou des sans yeux, et bien mon père, c'était un sans nez. Il était comme cela, c'était comme cela. Un obus lui avait emporté et ne le lui avait pas rendu...

J'aidais ma mère à la maison. A l'époque, les filles restaient aider leur mère.

Les années sont passées, comme ça jusqu'à ce que la guerre arrive...Et c'est pendant la guerre que je me suis mariée. Quelle idée ! Du coup c'était un petit mariage simple. Un mariage sans éclat. C'est comme ça. On ne choisit pas le moment où l'on tombe amoureux, ni le moment où se finit la guerre. On ne peut jamais savoir quand se finit une guerre. Alors il faut bien vivre. Continuer à vivre.

Je me souviens du pont qui avait été bombardé entre Frouard et Pompey. De cette guerre, je me souviens surtout de ça.

J'ai eu deux enfants, deux garçons. Ils sont nés dans la petite maison, en face de chez Munch. Ils ont grandi ici, eux aussi. Ils étaient gais. J'étais heureuse d'avoir mes deux garçons.

Mais une fois encore la guerre est venue frapper à ma porte, et cette fois, c'est pour l'Algérie que mon garçon est parti.

Une guerre de l'autre côté de la mer. Une guerre qui était loin mais qui prenait nos fils.

Elle a finit par s'arrêter la guerre, et mon fils par revenir.

Entre temps, j'ai perdu mon mari. J'ai été veuve jeune. Je n'avais pas encore quarante ans.

C'est la vie. On sait quand ça commence, mais on ne choisit pas quand ça finit.

Moi je suis encore là.

La vie a suivi son cours, sans éclat. Tranquillement.

Les années ont passées. Mes garçons sont partis .

Je ne me souviens pas d'un moment particulier de ma vie. Ma vie, elle a passée, en douceur, sans crier gare, sans coup d'éclat.

J'ai une vie qui a traversé le siècle. Ce n'est pas rien. Une vie qui traverse un siècle....

J'en ai même commencé un nouveau....

Qui sait ce que réserve la suite...

J'ai 35 ans . Je suis née à Draide, au Kosovo.

Quand j'étais petite, j'habitais à côté d'une grande montagne, et quand j'allais à l'école je la voyais tout le temps. Une grande montagne avec parfois de la neige. C'était magnifique.

Mon papa travaillait comme électricien et ma maman était coiffeuse. Il sont encore vivant. Au Kosovo.

On est venus en France parce qu'on pensait que c'était mieux ici, pour les enfants...et c'est vrai. C'est mieux ici. Je suis contente.

On communique grâce à internet, aux téléphone portable.

Je les voit presque tout le temps sur skype.

On boit le café ensemble. On parle et on se boit un café. Eux là bas, moi ici.

Comme si on était ensemble.

Je n'arrive pas à toucher, mais je vois. C'est déjà bien.

Les gens ici, ils sont gentils.

On connaît tout le monde ici.

J'aurais voulu qu'il n'y ait jamais la guerre au Kosovo...

Je me souviens quand on dans la foret.

Tu avais des gens qui venaient au moment des framboises, des mûres, qui venaient et qui partaient dans la foret avec ma mère et mes sœurs.

Il y en a qui venait en vélo.

Et moi comme je n'allais pas à la cueillette, je restais à la maison, et je piquais le vélo et j'essayais de faire du vélo.

J'allais sur la route faire du vélo.

A cette époque là, tu avais une voiture par jour qui passait sur cette route!!!

J'ai appris à faire du vélo comme ça. Je n'avais pas peur.

Je suis née en 1921.

Ça fait longtemps que j'habite ici, dans ce quartier, à la Penotte.

Depuis que les immeubles ont été construits je crois...

Je ne sais plus en quelle année c'était. Mais c'était il y a longtemps maintenant.

J'ai toujours vécu à Frouard. D'aussi loin que remonte ma mémoire, c'est Frouard que je vois. La grande rue. Les maisons. Les immeubles.

Je suis née ici, je partirais ici...c'est comme cela. Je suis d'ici.

J'ai grandi dans une banlieue d'Alger, sur les hauteurs d'Alger.

Je pensais que je resterais en Algérie toute ma vie quand j'étais petite. J'étais très attachée à ma ville, à mon pays. Je projetais de voyager, de voyager beaucoup. Ce que je ne projette plus car j'ai peur de prendre l'avion !!!

Je ne me voyais pas ici. Mais je ne regrette rien.

Quand je suis partie, c'était le début des attentats en Algérie. Ça commençait. Il n'y avait pas encore d'attentat dans les cafés. Ils tuaient les policiers.

Je me souviens de l'odeur du jasmin. C'est ce qui me manque le plus l'odeur du jasmin. Ça c'est vraiment quand je me promenais on en avait partout !!

J'habitais dans un petit immeuble et toutes les maisons avaient du jasmin qui dépassait des grillages. On ramassait, on fait des colliers qui ne durent qu'une journée. C'était magnifique ! C'est l'odeur qui me reste ! L'odeur du jasmin !

Je me souviens du blanc. Alger la blanche. On ne peut pas passer à côté !

Mon paysage c'est la mer ! Quand je partais travailler, je prenais le taxi, ce n'était pas si cher et je demandais au chauffeur de passer par le front de mer. Il pouvait passer par la ville, mais je voulais passer par le front de mer. Non seulement on avait tous les feux. J'exigeais le front de mer. C'était agréable d'aller travailler en passant par l'étendue de bleu...

Je ne sais pas nager, même si je suis d'Alger.

J'aimais mon quartier ! C'était le quartier de la croix. C'était le nom colonial. Ça s'appelait kuba. Dans mon quartier on avait un rond point qui s'appelait la croix. Il n'existe plus maintenant. C'était le rond point où on attendait le bus. Il y avait une espèce d'horloge. Il n'y avait pas beaucoup de monde. Et tout autour il y avait des villas résidentielles. C'était un quartier résidentiel. C'était magnifique ! A l'époque coloniale il y avait beaucoup d'alsaciens et de lorrains qui habitaient là.

Je ne l'ai su que seulement il y a quelques années !!! Ce qui est fou c'est que j'ai choisi Strasbourg pour faire mes études et que mon mari est lorrain !

J'ai eu la chance d'étudier le français quand j'étais petite. J'avais l'enseignement en arabe de toutes les matières, et enseignements en français de toutes les matières.

On avait au collège être arabisant ou bilingue. J'étais bilingue mais j'ai choisi l'arabe parce que j'étais folle de l'arabe. Le français m'a fait découvrir Victor Hugo, Baudelaire.. j'ai découvert plein de choses comme ça ! On avait quelques textes, mais j'adorais la lecture et j'ai découvert tout cela par mes propres moyens.

Le paysage qui me représente, c'est la baie d'Alger ;

Mais si j'étais un objet je serais un sac de femme. Je suis tout en fouillis tout en désordre, comme un sac de femme.

Je suis schizophrène comme tous les exilés. Le fait de vivre dans un pays comme la France, on a ce bagage qu'on ramène avec nous et parfois on est devant des dilemmes.

Les enfants n'ont pas connus l'Algérie. Ils sont nés en France, ils sont français. Alors quand je suis devant quelque chose qui me pose problème parce mes origines ressortent, toutes mes contradictions, et bien je me suis dit que je suis schizophrène.

Je suis le sac qui contient tout ça.

Je voudrais laisser à mes enfants une part de cette Algérie que je n'ai pas encore réussi à transmettre. J'espère qu'un jour... ils ne sont pas fermés au fait d'aller en Algérie... c'est un regret pour moi de ne pas leur avoir enseigné l'arabe. Si je vis plus longtemps je les inciterais à l'apprendre.

Il y a parfois des sentiments que je n'arrive pas à faire passer.

Je suis arrivé à La Penotte par hasard. Mon mari a vu les gradins jardins et il est venu en mairie et on lui a dit oui. Depuis 2004 on vit là bas.

Je ne m'y sens pas vraiment bien. Le quartier s'est dégradé petit à petit. A cause du voisinage... des gens qui boivent, pas de respect entre voisin.

On a un voisin très agressif, la musique jusque pas d'heure. Il nous a menacé de tuer notre chien. J'aimerais déménager.

Mais on a un grand appartement et on ne trouvera pas à ce prix là.

C'est vrai que mes enfants se sont habitués. Même si on n'est pas à Nancy même on est près de tout.

Il n'y a pas de guerre propre. Les Algériens étaient considérés comme des moins que rien. On ne leur reconnaissait aucun droit. Je rejette en bloc le colonialisme !

Du coup aujourd'hui il y a tant de haine ! Parce qu'il y a des non-dit.

Il faudrait donner la possibilité aux historiens de travailler des deux côtés. La blessure pourra s'atténuer avec le temps.

On espère laisser quelque chose à nos enfants. Malgré la noirceur on a des beaux souvenirs. Il suffit d'une odeur d'une couleur, et tout s'illumine. Le jasmin le bleu de la méditerranée.

J'ai grandi en partie dans la forêt. Jusque 10 ans j'ai passé au moins 5 /6 ans dans la forêt.

On était à 2km du village. En pleine forêt. Mais ce qui s'appelle en pleine forêt !

Mon père dégagait un coin de la forêt, et puis il construisait la baraque et on habitait là, c'était vraiment notre résidence.

Il était bûcheron. Bûcheron.

Je suis né malvoyant.

Je suis allée à l'école, l'instituteur m'a accepté à l'école, mais bon au bout d'un certain temps, la personne a bien été obligée de constater que quand il s'agissait d'écrire ou d'aller au tableau, il n'y avait plus personne...tout ce qui était oral c'était parfait, mais le reste, ça n'allait plus !

Et donc je suis ressorti de l'école et puis en 1948, y a des agriculteurs, des fermiers, qui sont venus d'un autre village de Haute Marne, ça s'appelait Orquevaux le village de haute marne, qui sont venus en ferme, une ferme qui était louée par le châtelain du village.

Une particularité de notre village, c'est qu'on eu comme châtelain du village et maire, un parent direct de St Saint-Exupéry. La maman du St Saint-Exupéry est venue dans ce village.

Donc, l'école ça n'allait pas et les fermiers sont arrivés en 48, et à cette époque les villages étaient encore très christianisés.

Par rapport à aujourd'hui..

Donc au moment de la communion solennelle, y avait une vente de billet de tombola pour aider l'église etc.. et ces fermiers ont gagnés le gros lot, c'est à dire un voyage à Lourdes une semaine tout frais payé ! Donc comment dirais je, j'étais très croyant à cette époque, et mes parents aussi, et ces gens là aussi, donc, ils m'ont ...comme le voyage à Lourdes était en plein mois d'août, vous imaginez un paysans ou un paysanne, partir en pleine mois d'août une semaine. C'était pas possible ! C'était en plein dans la fin de la fenaison, la moisson etc... et à l'époque là beaucoup de choses se faisaient à la main ! Les premiers tracteurs... ça doit être eux qui ont eu le premier tracteur dans le village... les choses se faisaient à la main.

Donc pas question de partir. Alors elle m'a dit ben François t'a qu'à y aller, avec un miracle peut être que tu reverras clair ! Donc elle m'a donné le billet et je suis parti à Lourdes tout seul mais à l'époque là il y avait ce qu'on appelle le train blanc et le train bleu, et le train blanc c'était le train des malades. Dans ce train il y avait les malades, c'est à dire, les handicapés, etc.. mais c'était les gens qui avaient besoin d'aide. Donc automatiquement on avait une personne. Cette personne là d'ailleurs est devenue... ça été pour moi une connaissance extraordinaire..

Moi j'étais assez fouineur, tout m' intéressait !

Alors j'ai été la mascotte du pèlerinage, j'exagère, mais on s' intéressait à moi car je posais toujours des questions alors la personne qui s'occupait de moi, que j'appelais mon infirmière, c'était une personne qui habitait aux Brivies une localité de la haute marne, elle était infirmière assistante sociale, à cette époque là les gens faisaient beaucoup de choses même si ils n'étaient pas...forcement diplômés pour...

Donc j'étais avec elle, elle était toujours avec moi. J'étais à l'hôpital à Lourdes, elle venait me chercher le matin, elle venait me chercher toute la journée jusqu'au soir, et puis j'ai fait la connaissance du directeur du pèlerinage, un docteur responsable du fameux train blanc qui était un docteur de Haute Marne, il habitait Poissou. Et avec lui je suis allé faire quelques petites ballades, en voiture car on avait du temps libre. C'était en 48, j'avais 11 ans et il m'a dit :

Tu vas à l'école ?

Alors j'ai dit non, non je vais pas à l'école.

Alors il m'a dit, ben je vais m'occuper de toi.

Et du coup je suis rentré à Santifontaine à Nancy!au mois d'octobre !

Il y a eu quand même un miracle à Lourdes !

Alors le paradoxe c'est que en 46, je suis venu pour mes yeux à Nancy, j'ai vu un toubib je ne sais plus lequel et bien il ne m'a même pas posé la question de si j'allais à l'école !

Il devait quand même bien savoir qu'il y avait une école d'aveugle à Nancy !

Je suis reparti et suite à cet événement là je suis je suis rentrée l'école de Santifontaine le 9 octobre 1948. C'est pour cela que je suis venue en Lorraine !

C'était une école qui avait une assez grande réputation en France, car toutes les écoles d'aveugles sont privées, sauf l'inga paris et l'école d'État boulevard des invalides à Nancy .

Nancy c'était une école religieuse.

Fondées par un prêtre en 1852, l'abbé Gridelle qui a mis en route cette école, l'a fait construire, a trouvé un terrain.

Il a trouvé un terrain un peu à l'écart de Nancy à l'époque, carrément dans la prairie, il a construit l'école et a été le directeur pendant un certain nombre d'année.

Il a été prédicateur à la cathédrale et ensuite il est partie.

C'était donc une école religieuse.

ON faisait autant de prière que d'enseignement !

C'était presque un monastère !

Moi je suis arrivé là, c'était dur !

Parce que je suis arrivé de la campagne ou j'avais une liberté absolue !

Moi mes parents m'ont toujours laissé libre de circuler, de faire un peu ce que je voulais, je me suis jamais senti brimé !

J'étais en osmose avec la nature. J'avais une sœur de deux ans et demi de moins que moi, et elle était mes yeux ! On était tout le temps ensemble, tout le temps !

Et ça m'a beaucoup aidé. J'étais très débrouille !

L pensions ça été dur au début ! Vraiment dur ! Surtout que il y avait quelques gars qui quand les nouveaux arrivaient, si on savait pas trop se défendre, vous sautaient dessus et...

Ils étaient un peu des bêtes fauves...

Les débuts ça été très dur surtout que c'était de la discipline vraiment discipline 6h15 levé, 5h45 la messe, et je te passe les prières 7/8 fois dans la journée!Et puis c'était silence à table, mais je ne regrette pas ces années là, j'ai passé de bons moments...ça été dur, mais ça été quand même pour mon éducation assez formidable.

D'ailleurs on a eu de la discipline pendant les quatre premières années et après ça s'est un peu relâché parce qu'on a changé complimenter direction, et je le regrette maintenant car ça été l'époque de mon adolescence et j'en ai aussi un peu profité pour pas travaillé comme j'aurais pu, comme j'aurais du.

J'ai appris le braille, j'ai appris la musique. J'ai appris à faire des chaises en cannes aussi, comment dirais je, ça j'ai oublié je ne saurais plus en faire une ! Mais on avait obligatoirement dans éducation du travail manuel. On avait école 8h-10h

11h-12h c'était soit catéchisme ou atelier. Atelier on allait faire des chaises, y en a qui faisait des brosses, y en a qui faisait des chaises en rotin etc...moi je n'ai fait que de la canne. Le repas de 12h. À 13h30 école jusque 16h30 puis une récré et goûter et ensuite on avait des activités. Nous on avait déjà nous les musiciens une heure de chant systématique parce que à l'époque là fallait préparer les offices, y avait la messe à chanter le dimanche, on avait les vêpres à chanter, on faisait au moment des fêtes de la polyphonie, à l'époque là ça nous emmerdait mais quand j'y repense c'était quand même chouette !

J'aimais déjà la musique. Je bricolais avec l'accordéon dès tout petit vers 7 ans. Quand j'étais déjà dans le bois, je bricolais avec ça.

Tout seul, après papa m'avait acheté un autre accordéon, mais c'était un clavier belge et des fois j'allais dans les bals avec mes frangins et j'arrivais pas à jouer ! J'ai jamais compris pourquoi...y a qu'après quand j'ai voulu vraiment apprendre l'accordéon j'ai compris que mon clavier n'était pas un clavier universel.

J'arrivais pas à jouer de l'accordéon avec l'accordéon des autres, mais avec le mien j'y arrivais.

L'école l'école...jusque en 53 c'était serré et après ça s'est désaéré.

Et puis moi je commençai à avoir 16 ans, je sortais un peu avec les grands, on allait au cinéma avec un gars qui voyait, il emmenait deux gars, moi et puis un autre un très cher ami qui est décédé maintenant malheureusement, il nous emmenait au cinéma et il expliquait le film. Il se mettait entre nous deux et il expliquait le film.

On sortait.....

J'ai passé le certificat d'étude en 53 je crois , oui j'avais 16 ans ....et puis à l'époque là y avait pas de secondaire pour les aveugles....

Et j'étais pas très attiré par l'école.

A partir de la je me suis mis à faire de la musique. Je faisais du piano, je faisais de l'orgue.

Et puis en 52, j'ai un ami, mon cher ami qui a demandé à la direction de faire de l'accordéon.

C'était un peu un instrument prohibé, donc il a fait de l'accordéon à la rentrée 52. Alors j'ai dit si lui il peut, je dois pouvoir aussi, donc en 53 j'ai fait la même demande et j'ai commencé l'étude de l'accordéon.

Et de de l'accordéon qui ne se faisait pas au niveau interne, il fallait que je prenne mon accordéon sur le dos et que j'aille près de la paroisse st joseph pour prendre mes cours.

Donc dans la rue mon désert, carrefour rue Jeanne d'arc, et a partir de la j'ai pris des cours d'accordéon. On introduit l'accordéon à l'école, et puis y a un gars qui s'est mis à faire un peu de batterie alors on fait de l'accordéon avec de la batterie, mon copain faisait le conservatoire au saxo, alors on allait faire deux trois animations à droite à gauche...

et puis on avait du succès auprès du personnel parce que l'accordéon ça plaisait à tout le monde ....

Et je suis rentré au conservatoire en 54, j'ai fait 7 ans de conservatoire jusque 61 . j'allais au conservatoire à reculons. Appréhendait le lundi matin. J'étais un peu introverti par ma position social : mes parents étrangers qui parlaient pas bien le français, moi qui voyait pas etc...

j'étais un peu...

Et le conservatoire à cette époque là c'était un peu le conservatoire des bourgeois.

Je vivais à Santifontaine et les week ends je ne rentrais pas chez moi. Jamais.

Je voyais mes parents aux vacances.

C'était dur.

La première fois que je suis rentré, je suis rentré le 9 octobre.

Et puis un jour on était dans une salle ou nous faisait la lecture et ou on nous réunissait pour nous lire nos notes etc...et puis c'était la Toussaint, et puis y a quelqu'un qui ouvre la porte et qui vient me chercher et qui me dit : François tu peux venir y a quelqu'un qui vient pour te ramener à la maison pendant un jour ou deux... AAAhhhtu peux pas savoir la joie que ça été parce que c'était ps prévu du tout !

C'était une personne du village qui était là qui était passé à Nancy et qui s'était sûrement arrangé avec mes parents pour qu'il me ramène...

Autrement, c'était les grandes vacances Noël, Noël Pâques, Pâques les grandes vacances...

On était 6 enfants.

Je suis l'avant dernier des vivants et avant avant derniers des morts.

Environnement , les odeurs, l'odeur caractéristique, c'est l'odeur du feu de bois.

Mes frères et sœurs. Mes frères et sœurs. J'ai une sœur de 26 et mon père était assez sévère avec cette

sœur là. Elle a reçu quelques raclées quand même ma sœur aînée.

Et parce qu'elle répondait à mon père, et mon père n'admettait pas qu'elle réponde...

et donc elle a reçu quelques raclées, notamment je me souviens d'une fois où elle est partie deux trois jours dans une autre maison en forêt, et je me rappelle que ma mère lui amenait à manger etc...mais elle était partie de la maison.

Donc ça n'accrochait pas trop avec le père. Et puis elle a connu un militaire. Un gars qui faisait son service ou qui était dans l'armée. Qui était ardennais. Donc ils se sont amourachés l'un de l'autre et elle s'est retrouvée enceinte et elle s'est mariée.

Elle avait 19 ans. Elle s'est mariée. Avant son mariage elle avait prît une petite maison dans le village à deux kilomètres de là. C'était un peu comme une seconde mère pour moi.

Ma petite sœur qui est décédée est décédée en janvier 1945.

On était donc dans la banlieue du lac du Der. Un endroit qui est maintenant sous le lac. C'est un endroit qui a été noyé. On était à l'époque déjà en pleine forêt.

Et donc, ma petite sœur est née, et entre sa naissance et son décès, on a changé d'endroit, on est venus plus vers la Haute Marne du Sud, entre Neufchâteau et Chaumont, à Chalevrene. Entre Chalevrene et Clinchant.

Donc ma grande sœur avait pris une maison dans le village... mais je ne me souviens plus trop d'elle dans notre maison à Chalevrene. Elle s'est mariée le 18 novembre 1945. Ma petite sœur est morte dans la nuit du 18 au 19 novembre...elle avait 10 mois.

Je la vois, enfin, je la vois...sur sa petite chaise en bois...

Je m'en souviens bien.

Ça du être dur pour mes parents, mais on ne s'en ai pas rendu compte....quand on est gamin comme cela on ne se rend pas compte...

Ma sœur aînée a mis au monde un fils le 1 ou 2 décembre 1945, et il est mort entre Noël et nouvel an. Ils sont d'ailleurs enterrés tous les deux dans la même tombe à Chalevrene...

Ça été dur pour tout le monde...

Ma grande sœur s'appelle Caroline.

Victor est de 1927.

Guida de 1929 et Jean de 1932. Jean c'était aussi un rebelle.

Ils travaillaient tous les trois avec mon père dans la forêt. Mon père avait besoin d'aide.

Pur abattre un arbre, c'était long. Ça prenait du temps...Il fallait le préparer, le faire tomber, ne pas abîmer les arbres voisins...c'était tout un art.

Ils travaillaient tous ensemble. Et ce sont mes frères qui on dit que...

Quand le travail a été fini dans la forêt, mes frères on dit à papa, si tu viens pas dans un village, on ne vient plus travailler avec toi...

Après des parlementations, mon père a fini par accepter d'aller dans le village. C'est là que nous sommes arrivés à Orquevaux.

A cette époque, on avait un chat énorme et à moitié sauvage. Il partait parfois, plusieurs jours...Le chat est revenu. On l'a enfermé dans la maison pour ne pas qu'il se sauve. Il a grimpé partout et il a tout griffé et on l'a libéré.

La différence entre notre époque et cette époque ci, quand on était dans la forêt, à Chalevrene, une année, ma mère, ma sœur et mes frères. Sont allés à un mariage vers le lac du Der. Et on est restés mon frère Jean qui avait 15/16 ans, tout seul dans la baraque dans le bois. On ne fermait même pas la porte la nuit. On n'avait pas peur. On avait peur de rien. Je me rappelle de ça.

Nos maisons étaient en rondin. Tu avais à l'intérieur, des gros rondins, qu'on appelait du bois de mine.

Parce qu'à l'époque les galeries des mines étaient tenues pas des beaux bois tout droit. Il fallait donc que ce soit des bois bien droits, à peu près de la grosseur de mon bras. Ils étaient dressés à la verticale. A l'extérieur il y avait un autre bois pour la cloison extérieure, qui était en charbonnette. Alors la charbonnette, c'est des bois, gros comme mon pouce, qui étaient mis, horizontalement comme ça...et tout cela était tenu pas des piquets. ET entre les deux cloisons mon père bourrait de feuille morte. Du coup c'était chaud. C'était très isolant. Et le toit était en papier goudronné. Pour ne pas que le papier s'envole on mettait des gros rondins. On avait deux chambres et une cuisine au milieu.

Les parents parlaient italien et nous on répondait en français.

L'odeur, c'est une odeur de fumée de bois parce que mon père quand il débitait un arbre, il y a le bois marchand, les bois qui se vendent. La charbonnette servait à faire des fours à charbon avec de la terre cuite. La charbonnette se consumait ne fumait pas, et au bout d'un certain temps tu avais du charbon. Je m'en souviens parce que mon père en a fait. D'où le nom de charbonnette.

Tout ce qui était les branches fines et le branchage, il en faisait des immenses feux de 2 mètres de haut. Il y mettait le feu à la tombée de la nuit ....

Et ça brûlait pendant deux jours. On pouvait y faire cuire les patates dans la braise !

C'était super.

Le son du feu qui brûle.....Les feux de bois faisait du crépitement.

Ça faisait des zou !!! Le bruit des flammes qui s'élèvent dans le ciel.

Un autre bruit que j'adorais, c'était le bruit de l'eau sur le papier goudronné. Parce que là quand tu avais de la pluie, tu l'entendais vraiment tomber sur le papier goudronné...et il n'y avait pas de plafond. Quand tu étais dans ton lit et que tu entendais la flotte qui tombait sur le toit...c'était...c'était le paradis...

Et le vent dans les arbres...les bruits de la forêt...et aussi les bruits des charrettes des débardeurs...à l'époque les gens débarquaient le bois avec des chevaux. Donc les bruits des charrettes....elle n'avait pas de pneu et sur les routes cela a un bruit spéciale. Et puis aussi le jeu dans les roues qui donne un petit clappement...oui j'aimais ces bruits...

Pendant la guerre on était protégés par la forêt. A part le bruit des avions que l'on entendait au dessus. Les vagues d'avions qui allaient bombarder les camps militaires ....les vagues d'avions, d'abord les allemands et ensuite les américains.

Je me souviens du bombardement du camp de Mailli. C'était un camp entre Chalon et Reims ! On avait les casseroles qui dansaient après les murs !!!

On a juste une bombe qui est tombée à 50 mètres de notre maison. Une bombe perdue. Une bombe qui est tombée d'un avion. Elle n'a pas explosé. On est allés la voir. Je m'en rappelle, j'étais allé la voir, je la touchait. Elle dépassait du sol comme ça...et puis les artificiers sont venus un jour et ils l'ont fait sauter.

J'ai eu une vie mouvementée.

On allait faire de la barque sur le lac du Der. On est rentré, il y a une vague d'avions qui se sont mis à mitrailler le lac.

Je ne me souviens pas d'avoir eu peur.

Mon frère a failli être embarqué par les allemands, mais le paysan pour qui il travaillait a réussi en invoquant je ne sais pas quoi, à le faire sortir de là.

On est tous vivant sauf ma sœur aînée qui est décédée au mois de mai. Elle était en maison de retraite, et elle est tombée dans l'escalier avec le fauteuil roulant.

Mon père est décédé en 1987 à l'âge de 87 ans, et ma mère est décédée en 1996 à l'âge de 94 ans.

On a vécu une vie saine.

Je pense que j'ai une connivence particulière avec la nature. Je ne suis pas féru en science naturelle....c'est ce qui a sûrement fait ce que je suis....

Je me souviens quand on était au village dans la forêt. Tu avais des gens qui venaient au moment des framboises, des murs, qui venaient et qui partaient aux murs dans la forêt avec ma mère et mes sœurs. Il y en a qui venait en vélo. Et moi comme je n'allais pas à la cueillette, je restais à la maison, et je piquais le vélo et j'essayais de faire du vélo. J'allais sur la route faire du vélo. A l'époque là, tu avais une voiture pas jour qui passait sur cette route !!! J'ai appris à faire du vélo comme ça. Je n'avais pas peur.

Je ne suis pas quelqu'un de nostalgique.

Mais l'objet qui me représente c'est un accordéon.

Un accordéon parce que j'ai toujours aimé la musique et c'est le premier instrument que j'ai eu dans mes mains.

Et j'étais fou de ça. Quand mes frères m'emmenaient dans les bals. Quand j'avais 7/8 ans. C'est vrai que j'enviais toujours les mecs qui jouaient. J'adorais ça.

La trace que j'aimerais laissé de moi, c'est que j'ai été un gars combatif, qui ....j'ai essayé de....le fait de ne pas voir clair n'est pas un handicap.

Avec la société moderne finalement ça devient de plus en plus un handicap...

Je pense que c'est compliqué parce que il n'y a pas eu une prise de conscience du handicap par la société...ce qui fait qu'au moment où l'handicapé aurait pu être quelqu'un d'intéressant, quelqu'un comme tout le monde....on le laissait de côté....

Au 19ème siècle, lorsque l'abbé a construit Santifontaine, un aveugle pouvait rester dans son coin chez lui car c'était couramment admis que cela pouvait être une punition du divin...d'avoir un handicap. Et les parents le laissaient dans un coin sans s'en occuper.

Ce n'était pas du tout le cas de mes parents. J'ai eu des parents extraordinaires.

Alors que c'était des montagnards italiens, qui n'étaient pas très cultivés. Mon père lisait le journal et ma mère ses livres de prières. Ils n'avaient pas beaucoup d'instruction. Mais ils ont vécu une vie relativement difficile. Ils ont eu une vie saine.

Mon père en Italie, il était conducteur de mulet entre les deux guerres au début du fascisme, au nord de Bergame. Dans les années 20/30, il n'y avait pas de motorisation, tout était transporté en mulet : fromage, lait, pierre. Et ma mère avait des bêtes. Ils habitaient dans une vallée à 1000 mètres d'altitude. Ils allaient dans la vallée voisine vendre des fromages. Ils montaient à 17000mètres, descendaient à 700 mètres, vendaient des fromages, achetaient des châtaignes, et rentraient chez eux. Ils partaient le matin à 2 h du matin.

Je n'ai pas beaucoup posé de question à mes parents...

Je ne sais pas comment ils sont venus en France.

Toute la famille est restée là bas.

Je suis souvent allés en Italie. La première fois c'était à 25 ans.

Mon frère avait dit à mes parents : la première voiture que j'achète je vous emmène en Italie. Depuis j'y suis toujours retournés. Mes enfants aiment y aller.

J'ai une petite bosse. Je l'ai eu vers 7 /8 ans. Quand j'étais au lac du Der. J'étais toujours avec les gars du Lac du Der. Ils avaient des remarques ; Ils avaient laissé une remorque près de chez nous. Je courrais dans le bois avec ma sœur comme si je voyais clair. Je courrais, et je suis arrivé dans le coin métallique

de la remorque ! Je pissais le sang !!!

Par rapport à ce que j'ai vécu je n'ai finalement pas pris tellement de bûche....

A quarante an on était dans la foret avec des amis. Mes amis on tenu la branche. Quand je suis arrivé en haut je me suis cassé la malléole en pleine foret... impossibilité de marcher...

Ça je m'en rappelle.

J'ai eu une belle vie. Je me suis donné la peine de faire en sorte de ne pas rester sur le bord du chemin. On s'est beaucoup battu.

J'ai travaillé toute ma vie. J'ai été prof de musique indépendant. J'étais installé chez mes parents. Puis je me suis marié en 1969 avec une personne voyante. Et puis on a adopté deux coréens qui ont maintenant 43 ans et 41 ans. J'ai quitté ma femme en 1995 car elle buvait. Ça a fait une cassure. Je me suis marié avec une beaucoup plus jeune avec qui j'ai eu deux enfants qui ont 15 et 13 ans qui sont musiciens et qui sont au conservatoire.

J'étais à Nancy en 1948. Ma sœur est venue en 1954 dans une école ménagère à Nancy et elle a fait une rechute de souffle au cœur et elle a du repartir dans le village. Et elle est revenu à Nancy pour travailler dans la confection.

En 1956/1957, on s'est dit qu on allait faire venir nos parents ici

Un agent immobilier nous a trouvé un terrain à Frouard, et mes parents sont venus en 1958 à Frouard. Ça été dur pour eux. Ils étaient habitués à vivre à la campagne....

En 1969 on a habité avec mes parents, on a habité à Frouard puis on a cherché une maison ou je puisse travailler et on n'a rien trouvé à Frouard alors on est parti à Custines de 1981 à 1994. Mais je suis toujours resté attaché à Frouard. J'étais dans des associations. L'association du TGP par exemple. Et en 1995 on est revenus à Frouard.

Comme j'étais directeur de l'école de musique, j'ai été directeur de l'école de musique.

## **REMERCIEMENTS:**

**- les personnes interviewées: Joel, Hadda, François, Critian, Zahia, Burçin, El Hassad, Fatima, Mexhdi, Hatice**

**- les acteurs qui ont redonné leur paroles: Sly, Gérard, Nathalie, Véronique, Guillaume, Natacha, Adèle, Joël, Yolande, Godfroy, Jean Loup, Carole, Yolande, Jean Claude**